



HAL
open science

Un savoir collectif non contrôlé: le système des villes du monde

Denise Pumain

► **To cite this version:**

Denise Pumain. Un savoir collectif non contrôlé: le système des villes du monde. L. Cohen. A la recherche de la cité idéale, Institut Claude Nicolas Ledoux, pp.164-171, 2000. hal-01760654

HAL Id: hal-01760654

<https://hal.science/hal-01760654>

Submitted on 6 Apr 2018

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Un savoir collectif non contrôlé: le système des villes du monde

Denise Pumain
Professeur à l'Université Paris I

Dans les grandes conférences internationales par lesquelles les sociétés admettent que la connaissance qu'elles ont d'elles-mêmes puisse conduire à la définition de réglementations, Rio a précédé Istanbul, les programmes de protection de l'environnement, la grande peur du changement climatique et le souci du développement durable ont d'abord primé sur les exigences de la cohésion sociale et de la gouvernance des villes. Serait-il plus difficile de s'entendre sur un modèle de ville que sur une bonne gestion des ressources planétaires ? L'idéal urbain serait-il une de ces questions subsidiaires qui relèvent d'abord d'une définition locale ? Ou bien les sciences humaines auraient-elles failli à leur mission théorique, en ne construisant pas assez de modèles de référence, d'alternatives, plausibles ou inaccessibles, en somme d'idéalités de villes ? – on leur concéderait même cette circonstance atténuante que n'importe quelle ville dépasse en complexité et imprévisibilité le plus instable des écosystèmes.

Comment aborder la question de la cité idéale, du point de vue des quelque 30 000 localités ou agglomérations qui méritent le nom de ville dans le monde à l'aube du XXI^e siècle ? Parmi ces 30 000 individualités, peut-on désigner une ville idéale, ou quelques-unes qui s'en rapprocheraient ? La question est-elle seulement concevable, si l'on veut bien mesurer l'extraordinaire diversité que recouvre la notion de « ville » ? Fidèle à la tradition des géographes, nous suggérons de déplacer la perspective en opérant un changement d'échelle pour passer du niveau de la ville à celui du système des villes.

1 Grandes villes et petites villes

La diversité des villes s'exprime d'abord par l'extrême disparité de leurs tailles. Entre les petits bourgs européens, qui pour nous sont des villes dès lors qu'ils regroupent quelques milliers de personnes, et les mégapoles telles Tokyo, New York, Séoul ou Mexico, qui rassemblent chacune plus de 10 millions d'habitants, où situer, comment définir un idéal ?

Paul Bairoch (1978) a tenté une réponse, sous l'angle d'une recherche de la taille optimale des villes. Il conclut, de l'analyse d'une vaste littérature, à dominante économique, que la dimension qui optimiserait les coûts du fonctionnement urbain serait de l'ordre de 1 million d'habitants en pays développé, jusqu'à 2 ou 5 millions dans les pays en développement, tandis que celle qui favoriserait la meilleure qualité de vie serait de l'ordre de 500 000 habitants en pays développé et 1 million dans les pays pauvres. La théorie économique fonde de manière générale la quête d'un optimum urbain sur l'hypothèse d'un équilibre entre des économies d'agglomération et des coûts de congestion (Derycke et al, 1996). Deux familles d'objections sont opposées à cette démarche. La première est que la recherche d'une taille optimale renvoie nécessairement à un état momentané et arbitraire de critères d'optimalité. La seconde est que la taille des villes, quelque soit la région du monde et l'époque étudiées (Fletcher, 1986, Moriconi, 1993), ne paraît jamais osciller autour d'un optimum, mais au contraire se disperse au long d'un continuum en progression géométrique (avec beaucoup de petites villes,

un nombre plus réduit de villes moyennes et peu de très grandes villes) qui procède d'une tendance plus ou moins continue à la croissance (Gibrat, 1931).

Les inégalités de la taille des villes ne sont en effet pas produites par les écarts autour d'une cible que chaque ville chercherait à atteindre, en y réussissant plus ou moins parfaitement, afin de se conformer à la dimension optimale du moment. Elles résultent au contraire d'un processus d'accumulation qui laisse en moyenne à chaque instant et à chaque ville, quelle que soit sa taille, une probabilité quasi égale de participer au cycle de développement en cours, dans un contexte de concurrence avec les autres villes, pour le contrôle de territoires ou de positions dans des réseaux (Pumain, 1997).

Du point de vue du système très fortement connecté que forment les villes du monde, la taille des villes n'est pas une grandeur que l'on pourrait contrôler de l'intérieur d'une ville. Elle est le produit non intentionnel du réseau complexe des interactions qui se développent entre les villes, par les acteurs qui y investissent, économiquement, socialement et symboliquement. La course au gigantisme urbain n'a d'ailleurs pas à être toujours une règle du jeu assumée, elle peut être le résultat, plus ou moins aléatoire, plus ou moins intériorisé dans la conscience d'individus ou le programme de certains groupes, de stratégies d'imitation ou d'anticipation sur ce qui se fait ailleurs, dans d'autres villes.

Ainsi, la quête d'une taille optimale, du point de vue économique, paraît devoir achopper sur la diversité historiquement nécessaire de la dimension urbaine. Les approches subjectives de la ville idéale hésitent d'ailleurs aussi sur la question de la taille des villes (Lévy, Raffestin, 1999). Du point de vue de l'individu, la grande ville, ses surprises et ses foules peut être celle où l'on accepte volontiers de se fondre, ou de se perdre, la petite ville aux familiarités renouvelées est celle de l'aimable sollicitude, ou de la curiosité insupportable, du voisinage. Pour qui y a vécu quelque significative tranche de vie, toute ville devient un haut lieu et on n'imagine guère le voyageur boudant son plaisir à changer d'ambiance urbaine en optant pour une taille de ville optimale.

2 Récit ou évolution

Il faut d'ailleurs revenir à ce sens commun qui attribue le même nom de « ville » à des objets qui diffèrent en taille par plusieurs ordres de grandeur, de 10^3 à 10^7 habitants, une chose guère pensable dans le domaine des sciences de la nature ! Le même mot désigne des entités qui varient en dimension de plusieurs ordres de grandeur, et plus encore si on évalue les inégalités de population en ce qu'elles révèlent d'épaisseur d'histoire, de quantités d'interactions, de variété sociale et culturelle, de potentialités d'évolution, bref, en niveaux de complexité. L'explication est dans la nature historique des villes : toute grande ville procède d'une plus petite, de même que la plupart des villes ont procédé de villages établis bien antérieurement. A bien des égards, la ville émerge de la campagne, statistiquement, la ville est un village qui a « réussi ».

On peut estimer à quelque trente millions le nombre actuel des villages, qui ont été la première forme que se sont donné les sociétés humaines pour habiter la Terre, pour vivre la sociabilité sédentarisée que permettait l'agriculture, avant que l'avènement du commerce, de l'industrie, ne suscite l'émergence des villes, leur multiplication, leur croissance et leur incroyable complexification. Même si les limites observées sont floues, il existe une différence de nature fonctionnelle entre les villages et les villes. Les villages agricoles (ou les agglomérations minières) ont une limite écologique à leur développement, car ils exploitent

des ressources localisées, limitées par l'extension de leur finage, du *site* sur lequel ils sont implantés. La croissance des villes est en principe sans limite, car elles réussissent à inventer continuellement de nouvelles façons de déborder les contraintes écologiques que les ressources de leur site imposeraient à leur développement, elles vivent d'une *situation*, qui réduit les incertitudes locales en faisant appel à des ressources de sites éloignés, les villes mettent en réseau les ressources d'une pluralité de sites.

Toutes les villes représentent des histoires, que l'on peut raconter de deux façons. Comme la petite histoire, on peut faire le récit des formes et contenus successifs d'une localité, à nulle autre ville irréductible. Cette singularité vit dans les représentations de ceux qui l'habitent ou qui la traversent, et les descriptions n'en épuiseront jamais la richesse et l'originalité du détail. Mais l'histoire peut aussi se lire comme une trajectoire parmi d'autres dans une dynamique de système complexe, comme une réalisation advenue parmi un ensemble de devenirs, possibles mais non entièrement déterminés. Il s'agit alors d'un ensemble de transformations modélisables, dans une évolution qui est à la fois très libre, imprévue, parce que scandée de bifurcations et d'infléchissements, et en même temps contrainte, contrôlée, dirigée par toutes les connections qui la relie au monde extérieur, aux autres villes.

Dans ces histoires de villes alternent succès et échecs, conquêtes politiques ou religieuses, ruées de l'investissement, fièvres des spéculations immobilières, booms industriels, engouements touristiques, et les endormissements des villes rentières, du sol ou des fonds publics, et puis tous les abandons, subis des belles minières laissées aux fantômes de leur gloire passée, forcés des places-fortes militaires fichées aux portes de quelque désert des Tartares, flambés comme au casino des villes-champignons des frontières, ou simplement l'oubli des étapes poussiéreuses devenues superfétatoires sur des itinéraires où la vitesse a augmenté.

Définir la cité idéale, ce serait choisir entre toutes ces histoires une histoire idéale. Or, celle-ci n'est jamais terminée. Les villes ne sont pas des entités substituables, il n'y a pas (pas encore ?) de villes jetables. Même si au cours de l'histoire, des villes ont été rasées, et totalement oubliées, jamais reconstruites, cette éventualité devient de moins en moins probable. Toute ville est capable de rebondir, même la plus déclinante ; même si son poids qui s'affaiblit dans l'ensemble rend de moins en moins probable ce renversement, une prise de participation à un nouveau cycle de transformation et de développement est toujours possible. Chaque ville garde quelque chose en propre à valoriser, un patrimoine à redécouvrir, une richesse d'avenir.

Il faut déplacer la question. S'il n'y a pas, du point de vue de l'ensemble des villes du monde, de cité idéale, on peut se donner une représentation idéalisée du système que toutes ensemble elles forment.

3 Un système idéal ?

La réflexion sur la ville idéale change de perspective si l'on se représente la ville comme un élément dans un système de villes. Le système hiérarchisé et différencié des villes du monde apparaît comme l'un de ces « processus sans sujet » qu'évoque Jean-Pierre Dupuy (1999), un réseau connecté où émergent des propriétés collectives non intentionnelles. Les villes, apparues quelque 2 à 3000 ans après l'invention de l'agriculture, ont inventé collectivement et développé progressivement une mise en réseau du monde.

Le fait d'être en réseau permet la circulation des informations et la diffusion, de plus en plus rapide, des innovations qui apparaissent en quelque point du réseau et qui sont très vite imitées par les autres villes du système. Il implique aussi sans doute une incitation à la multiplication des innovations, par la rivalité, la concurrence ou tout simplement l'émulation. Il est significatif qu'après des siècles d'urbanisation peu intense, avec une proportion de population urbaine voisine de 10%, la transition urbaine, qui accélère le processus et amène à concentrer dans les villes l'essentiel de la population des pays développés et la moitié de celle du monde aujourd'hui, ait coïncidé avec une révolution des transports qui a considérablement augmenté la portée et accéléré la vitesse des échanges entre les villes.

Les villes maintiennent entre elles des différences de taille et de complexité qui peuvent durer pendant plusieurs décennies, voire des siècles, parce que toutes participent aux transformations en cours. Loin de constituer une simple trace du passé ou l'expression d'une force d'inertie, la persistance de la configuration générale des systèmes de villes reflète leur extraordinaire capacité d'adaptation à des modifications considérables de l'économie, de la société, de la technique et des cultures urbaines. Le système général des villes fait partie de ces savoirs collectifs qui ne se localisent pas dans un centre particulier et qui émergent de manière non intentionnelle dans un ensemble en interaction. L'une de ses propriétés est de permettre localement à chaque ville de se maintenir dans un environnement moins incertain et contraignant que celui qui se réduirait à son propre site, tandis qu'au niveau global du réseau, c'est à la fois l'invention de nouvelles ressources qui assurent la durée et la croissance du système, et l'adaptation aux changements sans brutale remise en cause de la structure, qui émergent comme propriétés caractéristiques. En outre, la diffusion généralisée du changement, parce qu'elle s'effectue par une multitude d'ajustements locaux dont la plupart ne sont pas concertés, n'est que tendancielle et laisse place à des concentrations localisées de certaines nouveautés et à la spécialisation, ainsi qu'à des reclassements progressifs du poids politique, démographique ou économique de certaines villes.

Les débats actuels sur la mondialisation tentent de mesurer les conséquences possibles de ce processus, entamé depuis longtemps, mais que les technologies nouvelles ont encore accéléré. Outre la question de la localisation des pouvoirs dans des réseaux devenus planétaires, ils soulignent deux risques. Le premier est celui de la métropolisation, qui accentue une tendance longue des systèmes de villes à renforcer leur hiérarchisation, du fait de la plus grande capacité d'adoption des innovations dans les grandes villes et du court-circuitage des villes petites et moyennes dans un système aux vitesses de circulation accrues. Faut-il accepter la concentration d'une part croissante de la population dans des conurbations gigantesques, ou valoriser volontairement le patrimoine des villes petites ou moyennes ? La forme optimale du système des villes est-elle celle, différenciée et hiérarchisée, qui a émergé spontanément du processus d'urbanisation, ou peut-on en imaginer d'autres, plus contrôlées, plus réfléchies ? L'autre risque est celui de l'homogénéisation. Il semble bien que la très grande diversité des villes confère au système qu'elles forment une plus grande capacité d'adaptation au changement, même si localement le risque associé au choix de valoriser telle ou telle ressource est d'autant plus fort que la ville est petite et spécialisée. Une diminution de la géodiversité urbaine ne risque-t-elle pas d'affaiblir la réactivité du système ?

Le débat sur la meilleure forme possible pour le système des villes est bien moins engagé que celui sur la cité idéale, comme l'attestent les recensions récentes des utopies urbaines (Eveno, 1998). Parce que la dynamique des systèmes complexes, auto-organisés, est très difficile à connaître et plus encore à contrôler, on ne peut que suggérer la plus grande modestie dans l'élaboration de recommandations destinées à modifier ce qui a fonctionné depuis plusieurs

siècles comme un formidable adaptateur territorial au changement socio-économique. Même si l'entreprise d'une formalisation et d'une prise de conscience du savoir collectif pour habiter la planète est en soi une entreprise fascinante, il paraît justifié de la situer dans une perspective évolutive de l'histoire des villes.

Références

Bairoch P. 1978, *Taille des villes, qualité de vie et développement économique*. Paris, EHESS.

Derycke P.H. Huriot J.M. Pumain D.1996, *Penser la ville*. Paris, Anthropos.

Dupuy J.P. 1999, *Aux origines des sciences cognitives*. Paris, La Découverte.

Eveno E. 1998, *Utopies urbaines*. Toulouse, Presses Universitaires du Mirail.

Fletcher 1986, Settlements in archaeology : world-wide comparison. *World Archaeology*, 18, 1, 59-83.

Gibrat R. 1931, *Les inégalités économiques*. Paris, Sirey.

Lévy B. Raffestin C. 1999, *Ma ville idéale*. Genève, Métropoles.

Moriconi F. 1993, *L'urbanisation du monde*. Paris, Anthropos.

Pumain D. 1997 : Vers une théorie évolutive des villes. *L'Espace Géographique*, 2, 119-134.